

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



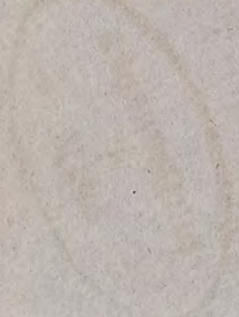
LIBERTÉ, ÉGALITÉ.  
FRATERNITÉ

OU



THE ALBION

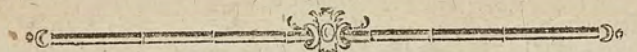
REVOLUTIONARY



LIBRARY OF THE

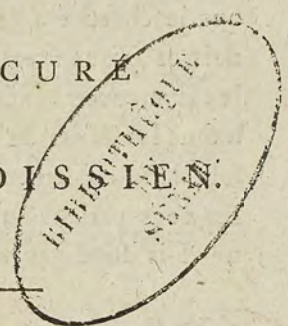
ALBION





# DIALOGUE

ENTRE UN CURÉ  
ET SON PAROISSIEN.



LE PAROISSIEN. Eh bien, M. le curé, c'est donc dimanche prochain que vous continuerez à édifier vos paroissiens par un témoignage encore plus solennel de votre patriotisme ?

LE CURÉ. Autre temps, autres mœurs ! Les choses ont bien changé de face : j'en ai le cœur navré. ....

LE P. Est-ce que vous ne seriez plus patriote ?

Le C. Patriote ! qui mieux que moi doit et peut l'être ? Les motifs de mon civisme sont indépendans de toutes les vicissitudes humaines ; ils reposent dans ma conscience : mais la religion. ....

A

LE P. M. le curé, elle va devenir plus pure, plus florissante que jamais. ....

LE C. Elle est perdue pour la France ; et il est tems que je cherche à dessiller vos yeux. Vous me connoissez , vous savez combien je me suis prêté depuis le commencement de la révolution , à tous les besoins , à tous les desirs du district. Il m'a honoré plusieurs fois de sa confiance , et j'ose dire que je la méritois. En vous parlant aujourd'hui un autre langage , je ne dois donc pas vous paroître suspect.

LE P. Oh ! non , je vous crois un galand homme ; mais ces aristocrates travaillent furieusement toutes les têtes , et peut-être. ....

LE C. Laissons l'aristocratie , avec tous ses complots vrais ou supposés. Connoissez-vous la constitution civile du clergé ?

LE P. Non : je ne l'ai pas lue ; mais c'est la constitution qui nous rend libres , et qui doit faire pour toujours notre bonheur.

LE C. Ah ! mon ami , voilà donc comment vous formez vos jugemens , et comment vous dirigez votre conduite. Il suffit qu'on vous dise le mot *constitution* , pour que vous adoptiez , pour que vous révériez , et dans un moment où je vous parois

seulement chrétien , vous m'appellez aristocrate. Eh ! bien , connoissez enfin cette constitution civile du clergé. .... Voyez et lisez. ....

LE P. Oh ! je sais maintenant ce que vous voulez dire : c'est ce décret de l'auguste assemblée , qui défend aux évêques d'avoir cinq à six bénéfices à la fois , de nous éclabousser dans les rues. .... Ce décret qui chasse tous ces chanoines inutiles , empâtés de lods et de censives que nous ne payons plus. .... La bonne chose que ce décret ! ....

LE C. Si ce décret ne tendoit qu'à supprimer des abus , il seroit toujours vicieux quant à la forme ; mais il le seroit moins.

LE P. La forme ! tenez , M. le curé , laissons là toutes ces vieilles formes ; elles étoient bonnes pour des siècles d'ignorance ; mais aujourd'hui. .... Avez-vous entendu M. Camus. .... C'est un brave homme que celui-là , et par-dessus un bon chrétien : car il va à la messe et il y communie. .... Eh bien ! M. Camus dit qu'il ne s'agit ici que de toiser un diocèse , que de couper une paroisse en deux , ou bien de l'agrandir ; et tout cela ne touche point à la religion.

LE C. Vous avez entendu M. Camus : voulez-vous m'écouter , moi. ....

LE P. Certainement, oui, et avec plaisir.

LE C. Eh bien, croyez-vous que Dieu ait donné une autorité à l'église en la personne d'abord de ses apôtres et puis de leur successeur ?

LE P. C'est bien fort pour moi, que cette question ; car. ....

LE C. Parlons donc autrement : vous êtes chrétien, n'est-ce pas ? un chrétien est l'enfant de l'église. Or, voici ce que votre catéchisme dit sous la conduite de l'église : l'église est la société des fidèles, qui des pasteurs légitimes, ne font qu'un seul corps dont Jesus-Christ est le chef.

LE P. Je comprends cela ; mais l'assemblée nationale ne touche ni à l'autorité de l'église, ni à la foi ; elle ne se mêle pas du spirituel.

LE C. Elle le dit ; mais elle se trompe : car enfin, la juridiction d'un évêque est bien quelque chose de spirituel. --- Vous le sentez, vous en convenez. Eh bien, l'assemblée nationale l'ôte à cinquante-trois évêques ; elle leur dit : vous ne serez plus rien. Elle la transporte au contraire au seul évêque qui doit être dans le département, et elle lui dit : vous serez tout.

LE P. Mais si cet évêque est inutile , pourquoi ne pas l'ôter ? Moins il y aura d'évêques , moins il y aura d'abus et d'aristocrates.

LE C. Ce n'est pas la question : il ne s'agit pas d'examiner ici s'il faut en France plus ou moins d'évêques ; mais seulement de décider si l'assemblée nationale ne touche point au spirituel. Or , elle y touche , puisqu'elle ôte , puisqu'elle donne une juridiction qui est purement spirituelle.

LE P. D'accord ; mais aussi , pourquoi les évêques supprimés ne consentent-ils pas à leur suppression ?

LE C. Ils le veulent ; mais ils demandent que ce soit l'église qui l'ordonne , parce qu'il n'appartient qu'à elle de prononcer à ce sujet. Vous voyez qu'on peut aller toujours au même but , et qu'on y iroit en effet : pourquoi donc l'assemblée nationale s'y refuse-t-elle ?

LE P. Elle a tort ; mais il faut aussi convenir que ce côté droit de l'assemblée est bien entêté , bien ennemi de la révolution.

LE C. Cela peut être dans ce sens , que marchand qui perd ne peut pas rire ; mais qu'ils consentent de bonne grace ou non , puisqu'ils consentent , cela ne suffit-il pas ? Tenez , voyez encore cet article du décret :

Il défend de recourir au pape pour quelque affaire que ce soit , et il ne borne toute la soumission que nous devons au saint siège , qu'à une simple lettre de compliment que lui adresseront les nouveaux évêques.

LE P. Est-ce là aussi toucher au spirituel ?

LE C. C'est plus qu'y toucher , c'est le mettre en pièce. Le pape a reçu son autorité de J. C. lui-même , lorsqu'il dit à Saint-Pierre , dont les papes sont les successeurs : paissez mes brebis , paissez mes agneaux ; vous êtes Pierre , et sur cette pierre je bâtirai mon église. .... Tous les conciles , tous les pères ont entendus ces paroles dans le même sens ; Luther et Calvin l'ont pris différemment , et l'église les a condamnés.

LE P. J'entends ; mais pourquoi enverrions-nous de l'argent à Rome ?

LE C. Eh bien , n'en envoyons plus ; le pape saura bien s'en passer ; mais ce dont nous ne pouvons nous passer nous-mêmes , c'est de reconnoître l'autorité du pape , c'est d'y être soumis.

LE P. Il y aura donc alors deux souverains en France ?

LE C. Non , il n'y en aura qu'un ; car le pape ne

se mêle ni de notre constitution , ni de nos lois , ni de nos impôts , ni de notre police ; il n'est auprès de nous que l'organe de l'église pour tout ce qui est spirituel. Son empire est sur les consciences , et il ne leur parle que pour leur dire , obéissez à vos maîtres , respectez les lois. S'il venoit en France lui-même , il seroit sujet comme nous. Hé vous savez que s'il vouloit se mêler à Rome de notre temporel , nous lui dirions , mêlez-vous de vos affaires.

LE P. C'est bien vrai ; mais vous conviendrez aussi que ces papes sont bien fiers.

LE C. Mon ami , respectez mieux les vicaires de J. C. , les représentans de l'église ; et lorsqu'ils nous parlent au nom de Dieu et de cette même église , soyons soumis ; car enfin , il y va de notre conscience.....

LE P. C'étoit bon autrefois ; mais aujourd'hui....

LE C. Autrefois comme aujourd'hui. L'évangile n'a point changé , et l'évangile dit : celui qui n'écoute point l'église sera regardé comme un payen , comme un publicain ; et parlant du premier pasteur de cette église , il ajoute : qui les écoute m'écoute , qui les méprise me méprise.....

LE P. J'ai donc tort , j'en conviens ; mais.... :

LE C. Patience ; voici encore un article sur mille , qui porte que les membres du conseil de l'évêque auront la même autorité que lui dans le gouvernement de son diocèse. Qu'en pensez-vous ?

LE P. Moi , je pense que MM. les évêques étoient quelquefois de fiers despotes.

LE C. Les lois de l'église ont mis des limites , ont prescrit des règles à leur autorité , que la nation demande que ces lois , que ces réglemens soient en vigueur : cela est juste ; mais sous prétexte que l'arbre a quelques mauvaises branches , faut-il le détruire jusqu'aux racines ?

LE P. Non ; mais si la besogne est si mauvaise , pourquoi donc des hommes respectables , des curés de Paris , l'ont-ils donc approuvé et par serment ?

LE C. Mon ami , déplorons ici la foiblesse humaine , et plaignons des hommes qu'aveugle la peur. D'ailleurs , vous le savez ; parmi les douze apôtres , Pierre renia son maître ; Juda le vendit. .... Les hommes sont toujours les mêmes. Au temps du Luthéranisme , tout le clergé d'Alexandrie tomba dans l'erreur : Luther , Calvin entraînèrent une multitude innombrable de prêtres dans leur parti. ... Fussiez-

vous condamné à voir aujourd'hui la chute des hommes qui vous paroissent les plus respectables, n'en soyez point vous-même ébranlé. L'erreur ne cesse pas d'être erreur parce qu'elle se fait des partisans ; et la vérité, ne dût-elle en France exister que dans la bouche d'un seul homme , elle seroit dans la mienne , et vous devriez la respecter.

LE P. Mais vous seriez alors proscrit et pillé, peut-être....

LE C. Ce ne sont pas les tourmens qui m'effrayent , et avec la grace de mon Dieu je ferai , s'il le faut , le sacrifice de ma vie à ma foi. J'ai fait des sermens comme chrétien , comme prêtre , comme pasteur , j'y serai fidèle. Vous vous trompez, d'ailleurs ce n'est pas moi qu'on pillera ; mais les pauvres. Le peu que je possède leur appartient... Quoi ! vous vous attendrissez à ces paroles... Ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vous-même.

LE P. Hélas ! Je devrois ici peut-être vous ressembler ; mais enfin , n'y auroit-il pas un moyen de concilier votre foi avec la constitution , à nos desirs ?

LE C. S'il ne s'agissoit que de la constitution politique du royaume , je continuerois à vous donner l'exemple de la soumission. Je vais plus loin ,

je désire , même ardemment , que les abus du clergé soient réformés : mais cette réforme n'appartient qu'à l'église. Eh ! certes , il faut bien que le décret de l'assemblée sur la constitution civile du clergé contrarie ma foi , puisque je le repousse au péril de ma vie , et qu'il m'offriroit d'ailleurs tant d'avantages temporels. Je ne vivois que de casuel ; c'est-à-dire d'aumône , et le décret m'assure 6000 livres d'honoraire pour l'avenir. J'étois inférieur à M. l'archevêque , et le décret me rend son égal ; je tenois de lui mes vicaires , et je ne les tiendrois alors que de moi-même ; je n'avois point d'autre espérance , et je pourrois sous peu de jours peut-être passer sur le siège de Paris... Eh bien ! malgré des perspectives si flatteuses pour l'amour propre que m'offre ce décret , je refuse d'y souscrire , je m'expose parlà à tout perdre ; n'importe ; mon ame est plus précieuse que mon corps ; et ce qui après Dieu soutient mon courage et anime ma confiance , c'est que dans cet état de choses , il n'est pas possible que mes chers paroissiens , que vous-même vous vous dissimuliez long-temps la pureté de mes motifs.

LE P. Non , non , pasteur vénérable , nous ne serons plus assez malheureux , assez aveuglés pour calomnier vos motifs... Mais en nous quittant , à qui nous confiez-vous ? O le meilleur , ô le plus tendre des pères ; me voilà à vos pieds ; avant que je vous perde , que j'aie du moins votre bénédiction.

LE C. Relevez-vous , mon ami , mon fils , portion chérie de ce troupeau dont le bonheur , dont le salut fut la seule passion de ma vie. Je ne puis laisser après moi que des loups ravisseurs , que des apostats. Ils seront pour vous sans mission , sans autorité , sans pouvoir. Votre seul véritable pasteur sera là où je serai moi-même. Mais hélas ! je ne pourrai former pour vous que des vœux. Je ne vous verrai plus , je ne vous instruirai pas , je ne vous consolerais pas... Mais sans doute Dieu vous instruira , vous consolera lui-même... C'est entre ses mains paternelles que je vous laisse. Aimez-le , écoutez-le... Soyez d'ailleurs fidèle à la nation , à la loi , au roi , priez avec moi pour ceux qui me persécutent , acquittez ma dette envers eux , rendez-leur le bien pour le mal ; et lorsque vous apprendrez que la mort aura terminé ma douloureuse existence , dites tous ensemble , nous avons perdu un pasteur fidèle , le meilleur , le plus tendre de nos amis... Adieu , il faut nous quitter.

---



